

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, AOÛT 1927

N° 12

ELLE



QUI ça ?

L'institutrice de campagne.

Mais, que lui veut-on ?

Du bien.

N'est-elle pas, d'ailleurs, dévouée ?

Assurément.

N'est-t-elle pas méritante à tous les points de vue ?

Assurément encore.

Ne mérite-t-elle pas une protection particulière ?

Assurément toujours.

Et tout cela pour vous dire quelques mots du problème de l'institutrice rurale.

L'institutrice rurale, de tout temps ne fut pas payée chez nous. On acceptait cette situation comme on accepte une affaire passagère.

La maîtresse avait du cœur, était dévouée, n'était pas fière et pouvait se suffire de peu. S'il lui fallait même économiser sur le nécessaire elle le faisait de tout cœur.

Nous étions pauvres en ces temps-là, et les exigences de la vie n'étaient pas bien grandes.

C'était l'époque héroïque.

*

* *

Mais aujourd'hui tout est bien changé. Nous avons un peu partout piano, radio, tapis achetés chèrement aux grands magasins, auto, etc.

Nous ne sommes plus des pauvres gens.

Et l'institutrice de campagne qui a vu tout cela, qui a souffert pour tout cela, s'est dit un bon jour que le temps était arrivé pour elle de réclamer ce qu'il lui fallait pour vivre.

Elle a fondé une association professionnelle, publié une petite revue dans laquelle elle a prouvé net comme deux et deux font quatre que son revenu ne suffisait pas à rencontrer ses dépenses raisonnables. Elle a appuyé ses prétentions de chiffres qui n'ont pas été contredits, et qui ne le seront peut-être jamais.

Il s'est élevé alors une discussion à laquelle nous avons pris part en faveur de l'institutrice.

On nous a dit : mais, elle est bien payée la maîtresse d'école ; on lui donne trois cents piastres par année. Figurez-vous comme c'est de l'argent cela. Seulement, on n'a pas compris que sa pension payée, ses vêtements achetés, ses voyages pourvus, ses livres achetés, ses remèdes, etc... compris, elle arrivait en-dessous... ou devait se priver du nécessaire.

Et puis, toutes n'ont pas \$300.00.

On nous a dit encore : Mais voyez comme la maîtresse est mieux que sa sœur demeurée à la maison.

Nous avons regardé, mais nous n'avons pas vu ce qu'on nous annonçait. Nous avons vu plutôt que la maîtresse menait dans la presque généralité des cas une vie de sacrifices. Obligée de pensionner chez un voisin détestable parfois, ou de demeurer seule à la maison d'école, où elle doit faire preuve de la bravoure d'un policier ; obligée de payer tout ce qu'elle obtient, même son passage pour aller à la messe du dimanche, si elle ne veut pas s'y rendre à pied, il ne lui reste pratiquement pas un sou à la fin de l'année. S'il lui en reste, elle l'a économisé sur l'absolument nécessaire.

La sœur restée à la maison a tout ce que la maîtresse a, sans les occupations, sans les calculs divers, sans les privations, sans les peurs souvent, sans essayer les critiques plus ou